

« Rêverie sur le réel »

Paysage sous les paupières de Lucie Lambert

Gérard Grugeau

Number 80, December 1995, January 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1995). Review of [« Rêverie sur le réel » / *Paysage sous les paupières* de Lucie Lambert]. *24 images*, (80), 54–55.

«RÊVERIE SUR LE RÉEL»

par Gérard Grugeau

L'écrivain Hector Bianciotti a déjà défini la littérature comme étant l'art de dire les choses sans les nommer. Cette quête d'une écriture à la fois éminemment suggestive et subjective, que l'on pourrait croire propre au seul champ littéraire, s'applique évidemment tout aussi bien au monde magique des images. Conjuguant avec bonheur et sans ostentation cette recherche d'écriture et de personnalisation du regard, *Paysage sous les paupières*, émouvante «réverie sur le réel» de la jeune cinéaste Lucie Lambert, en témoigne aujourd'hui avec une simplicité éloquente. À mille lieux des univers virtuels sophistiqués que nous font miroiter les nouvelles technologies, ce documentaire d'inspiration impressionniste et formidablement intuitif privilégie la confrontation avec le réel et la vie. Sans fard, dans une constante attitude d'éveil qui vient nous rappeler que le documentaire est avant tout «une rencontre personnelle avec des lieux et des êtres fréquentés avec amour», *Paysage sous les paupières* risque la rencontre avec l'Autre et s'ancre avec une assurance tranquille dans «l'ici et maintenant» qui fonde la présence au monde. Et comme la rencontre a vraiment lieu, on est sous le charme.

Comme point d'ancrage de son désir d'étreindre le monde, Lucie Lambert a choisi le petit village de Sainte-Anne-de-Portneuf sur la Haute Côte-Nord. Et c'est dans ce lieu sauvage aux paysages contrastés que des femmes de générations différentes se racontent. Il y a là Diane, «la mère de tous les désespérés», qui a regagné son village natal avec ses deux adolescents après un mariage malheureux et qui a fait de sa maison un foyer d'accueil. Il y a aussi madame Kennedy, la vieille «coureuse des bois» qui est un peu la mémoire des lieux de par ses racines autochtones et qui maintient vivant son rapport charnel à la nature à travers ses passe-temps artistiques. Il y a encore Cathy,

une jeune fille rescapée d'un monde de violence et de carence affective qui recommence son existence à zéro dans une famille d'accueil. Et il y a enfin, solidement arrimés à la vie, une cohorte d'enfants dont les rires spontanés et les confidences chuchotées constituent autant de bulles de liberté dans un récit oscillant sans cesse entre gravité et légèreté.

Mais le vif intérêt suscité par *Paysage sous les paupières* ne tient pas qu'aux brèves incursions dans l'intimité de ces femmes, qui forment pourtant à la base le riche matériau humain de cette rencontre avec l'altérité. On est loin dans ce film de toutes les vignettes sociologiques bien-pensantes et interchangeable qui affligent trop souvent la veine documentariste de notre cinéma. Il y a dans le rendu de la réalité brute que nous propose Lucie Lambert beaucoup plus que cela, à savoir l'ébauche d'une véritable dramaturgie du réel. Comme le suggère le beau titre énigmatique du film, *Paysage sous les paupières* tient en fait à la fois du voyage intérieur et de la traversée des apparences. Sous la mer à marée basse, derrière la fenêtre en bois peint, dans la profondeur de champ d'un tableau qui permet à l'esprit débridé des enfants de voyager librement, il y a comme une trouée sur et dans le monde, et donc révélation à travers cette brèche qui nous invite à découvrir ou à deviner nombre de secrets douloureux et de richesses insoupçonnées. Il y a là surtout place au regard (dont le nôtre) et à la fiction, voire parfois création d'un espace distanciateur qui rappelle la présence du dispositif cinématographique. Exacerbés, «façonnés» par un environnement ouvert à tous les vents, l'imaginaire et le réel s'adonnent ici à une fascinante partie de cache-cache qui aime à se parer des couleurs de l'enfance. Couleurs chaudes et lumineuses (les jeux insoucians, les souvenirs nostalgiques, les rituels affectifs), ou parfois sombres et inquiétantes, à l'image de tant d'illu-

sions perdues (l'exil, le chômage) et de rêves brisés (les violences familiales jamais vraiment nommées, «exhibées»). Sous l'océan de blessures affleure en quelque sorte une innocence perdue que le film s'évertue à raviver et à retenir au gré des marées de la mémoire et des contingences du réel. Prise dans le tourbillon du temps qui fuit inexorablement en laissant dans son sillage son lot de cicatrices, l'existence ne peut que suivre son cours. Alors, on tourne la page, on se recentre, et chaque «personnage» porté par la vie de guetter les signes d'une fiction à venir et d'espérer l'indicible, paupières baissées comme en prière.

Au-delà de la captation des gestes au quotidien qu'appelle amoureusement le documentaire, il y a de toute évidence chez Lucie Lambert une volonté d'embrasser aussi bien l'invisible que le visible pour célébrer ce qui unit l'homme à l'environnement qui le fonde et approcher ainsi au plus près le mystère de l'existence humaine. Mystère insondable s'il en est, dont il subsiste toujours une part d'opacité salutaire, une sorte de noyau irréductible sans doute jalousement gardé sous les paupières closes de quelque improbable démiurge. Cette dimension incertaine, cette configuration tremblée de l'indicible qui palpète à la frontière de l'invisible et du visible, vient se lover ici tout naturellement au cœur d'un récit qui démultiplie volontiers le réel à travers maintes correspondances subtiles. Et c'est à même ces interactions constantes des images et des sons qui se croisent et se font signe, à même cet accueil généreux de tous les possibles (les accords d'un piano, un héron qui prend son envol, une balançoire vide dans le vent), que le film construit sa fiction et trouve ses plus intenses moments de grâce. Lucie Lambert a une qualité rare: elle ne fixe jamais le sens de ses images. Celles-ci sont rarement réduites à une simple fonction illustrative. D'où l'importance de



«Lucie Lambert travaille littéralement le réel, le tire vers la fiction, pour accéder à l'essence poétique des êtres et des choses.»

la mise en scène qui trouve son plein épanouissement dans une singulière maîtrise de l'art du frémissement à travers laquelle le cinéaste réussit à dynamiser le réel et à transfigurer la représentation de la réalité. Il y a dans *Paysage sous les paupières* un remarquable travail sur le son — et le montage — qui mêle harmonieusement échos de la nature, voix off, échappées musicales et chants classiques. De la rencontre symbiotique des champs visuels et sonores, voire de leur télescopage ou de leur décalage, surgissent le sens et l'émotion. Et c'est dans ces allers et retours constants entre deux entités qui se relancent et se complètent mutuellement, dans ce «montage de l'oreille à l'œil» dont parlait Bazin, que la mise en scène s'accomplit. Pour rendre compte de la vie dans toute son amplitude, Lucie Lambert travaille littéralement le réel, le tire vers la fiction (voir les longs travellings dans le village), pour accéder à l'essence poétique des êtres et des choses. Un ourson dans une maison supposément hantée, le soleil qui glisse derrière les interstices d'une palissade, un corps d'enfant enfoui dans le sable alors

qu'une des femmes murmure en voix off son impuissance ou sa pudeur à dire les choses avant de réapparaître seule dans le cadre sous un ciel chargé d'humeurs orageuses: autant de plans porteurs d'une révélation, d'un dépassement du visible. Cette qualité de transcendance est obtenue également par le refus du commentaire narratif classique qui enferme trop souvent le documentaire dans un discours didactique réducteur et impose au récit une linéarité convenue. Lucie Lambert préfère jouer ici sur les envolées lyriques de Guylaine Girard, une jeune chanteuse revenue donner un récital au village et dont le souffle et la voix mélodieuse renvoient à la dimension sacrée de l'aventure humaine. *Paysage sous les paupières* scelle à travers cette «narration chantée», qui sert de liant et irradie l'ensemble du récit, les noces du matériel et de l'immatériel. Et le «Je veux vivre» de Gounod qui enveloppe les dernières séquences du film rappelle sans équivoque aucune à quel point le regard pudique et respectueux que Lucie Lambert pose sur le réel se nourrit d'une insatiable passion pour

la vie. Et quand une telle passion et une telle curiosité de la réalité se doublent d'une haute idée du cinéma, le spectateur est comblé. ■

PAYSAGE SOUS LES PAUPIÈRES

Québec 1995. Ré. et scé.: Lucie Lambert. Ph.: Serge Giguère. Son: Claude Beaugrand, Pierre Bertrand. Mont. image: René Roberge. Mont. son.: Esther Auger. Mixage: Serge Boivin. 62 minutes. 16 mm. Couleur. Dist.: Cinéma Libre.